

Présence militaire en Afghanistan

Les yeux rivés

Pamela Messi

Number 270, January–February 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63644ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messi, P. (2011). Présence militaire en Afghanistan : les yeux rivés. *Séquences*, (270), 24–25.

Présence militaire en Afghanistan

Les yeux rivés

Au festival de Mannheim-Heidelberg 2010, trois longs métrages interrogeaient la présence occidentale en Afghanistan, qu'elle soit militaire (**Armadillo**), culturelle (**Act of Dishonour**) ou économique (**Kandahar Break**). Si ce dernier film contribue à véhiculer les clichés, les deux autres abordent le conflit sans manichéisme, en jouant avec les codes du film de guerre, de la fiction et du documentaire.

Pamela Messi

Que le festival international du film de Mannheim-Heidelberg — dont la 59^e édition s'est tenue en novembre dernier — ait choisi de programmer trois films s'interrogeant sur la présence occidentale en Afghanistan mérite réflexion. Jusqu'ici, le thème avait essentiellement été traité selon deux approches (le romanesque ou le témoignage) ayant donné lieu à d'excellentes fictions ou documentaires, mais commençant à montrer leurs limites, à l'image de **Kandahar Break** (2009), simili blockbuster du Britannique David Whitney.

Présence économique

Dans ce thriller mélodramatique sur fond politique, un démineur anglais embauché par le gouvernement taliban et accusé de trahison doit fuir vers le Pakistan pour sauver sa peau et celle de son interprète. On tremble pour les gentils et on honnit les méchants selon un schéma simpliste divisant le monde en deux. Whitney n'a pas de bonnes intentions et son film a le mérite d'illustrer efficacement le principe ancestral des externalités négatives : pays en guerre = reconstruction = marchés potentiels et afflux d'Occidentaux. Or, justement parce qu'il répond sans nuances à toutes les questions qu'il soulève, **Kandahar Break** demeure, avant tout, un film de divertissement.

Deux autres longs métrages ont choisi une approche plus fine, étrangement dépassionnée et donc dérangement et polémique : **Armadillo** (2010), du Danois Janus Metz, grand prix de la Semaine de la critique à Cannes et **Act of Dishonour** (2010), de la réalisatrice canadienne Nelofer Pazira. Le premier est un documentaire qui se regarde comme une fiction. Le second, une fiction qui pourrait facilement passer pour un documentaire.

Présence militaire

Durant six mois, Janus Metz a été autorisé à suivre une section de jeunes soldats dans la dangereuse province d'Helmand, au sud-ouest de l'Afghanistan. Dernière beuverie au pays, adieux aux familles en larmes... Les premières séquences d'**Armadillo**, bruyantes et ultra rythmées, ressemblent à celles d'un film de guerre hollywoodien. Mais passé la découverte du camp et les montées d'adrénaline des premières patrouilles, l'excitation des troupes retombe : on leur avait promis de l'action; or, il ne se passe rien. Metz assume un point de vue purement subjectif, excluant le monde extérieur de son cadre. Sa caméra n'offre à voir que ce que le soldat voit. Quand il s'affole et tombe, elle aussi le fait, et notre regard part avec elle vers le ciel. « Embedded » au sens propre, Metz réalise une plongée édifiante dans la psyché de ces jeunes recrues, qui toutes suivent le même schéma. D'abord,



Armadillo

la fascination pour tout ce qui les entoure. Puis, l'ennui: attente interminable d'un ennemi invisible, tentatives infructueuses de fraterniser avec une population qui n'a rien à gagner à collaborer avec l'occupant... Metz restitue parfaitement l'étouffante conscience du temps qui passe et de la mort qui rôde ainsi que le sentiment d'impuissance (voire d'absurdité) gagnant tout soldat confronté à un adversaire dont il ignore tout. «Comment reconnaît-on un taliban d'un civil afghan?» s'informe un nouvel arrivant. «Un taliban ressemble à un Afghan, sauf une fois qu'il a braqué son fusil sur toi», répond l'ainé dans une scène digne du *Désert des tartares* (1940), chef d'œuvre kafkaïen de Dino Buzzati.

Arrive ensuite l'ivresse de l'action quand, enfin, l'ennemi se découvre. Metz accompagne l'euphorie post-combat d'une bande-son surexcitée qui contribua à alimenter la polémique autour d'**Armadillo**, accusé de glorifier la guerre et d'esthétiser l'horreur sans la dénoncer (la photographie, ultra léchée, ne colle pas avec l'image «réaliste» habituellement accolée au documentaire). Réponse de l'intéressé: «J'ai voulu montrer que la guerre crée une sorte d'hyper-réalité dans laquelle il devient difficile d'évoquer la mort ou l'extrême violence. Bombardés d'informations et nourris de jeux vidéo, les jeunes gens du film ont du mal à se considérer comme des soldats au combat car ils n'arrivent plus à percevoir la réalité telle qu'elle est. C'est pour cela que le film offre une représentation poétique de la réalité.»

Après la joie, les larmes et la colère. Les Danois connaissent leurs premières pertes et les médias évoquent des «bavures»: un traître renseigne la presse depuis **Armadillo**. La paranoïa prend le relais et avec elle, le repli sur le groupe. La toute dernière étape dépendra de la capacité du soldat à prendre du recul: pour un seul, ce sera la désillusion. Sa mission terminée, il retournera à la vie civile. Pour les autres, l'aliénation: tous demanderont à repartir, si possible en Afghanistan. Cette information livrée durant le générique final conclut une démonstration implacable bien que peu professorale. En se plaçant en retrait de son sujet (les anti-**Armadillo** auraient souhaité un commentaire en voix off), Janus Metz a adopté la distance parfaite des faux impassibles: le réalisateur interroge, il n'invente pas des réponses qu'il n'a pas.

Présence « amie »

Ce souci de donner au spectateur des pistes de réflexion sans trancher à sa place se retrouve dans **Act of Dishonour**, de Nelofer Pazira. Mena, 15 ans, s'appête à épouser Rahmat, qui lui plaît bien (trop attendue, la question du mariage arrangé ne servira donc pas de ressort dramatique). Son rêve: être vêtue d'une burqa durant sa nuit de noces (pour se faire désirer, laisse-t-elle entendre). «Dans mon village, les femmes n'en portent jamais, sauf ce soir-là», explique-t-elle à Megjan, jeune femme d'origine afghane accompagnant une équipe de tournage. En échange de son apparition dans le film, Megjan s'engage à lui offrir l'un des «costumes». L'adolescente accepte, mais n'obtiendra jamais le bien promis: le réalisateur tient à la payer en salaire et non en lui fournissant ce qu'il ne peut voir autrement que comme une prison. Ne pouvant brandir sa burqa pour prouver sa bonne foi,

Mena sera dans l'incapacité de se défendre face aux hommes du village qui l'accusent d'avoir côtoyé des étrangers. Elle sera condamnée à mort.



Act of Dishonour



Kandahar Break

Nos principes moraux ne sont ici d'aucune utilité et Nelofer Pazira nous place dans une position impossible: on comprend à la fois pourquoi l'adolescente rêve de se voiler, pourquoi le réalisateur se campe sur ses positions et même pourquoi le père «confie» à son gendre le soin de tuer sa fille «sans qu'elle souffre» (s'il ne s'en charge pas lui-même, les villageois ont promis de régler le sort de Mena et de ses petits frères). On comprend, enfin, pourquoi Rahmat ne trouve ni le courage d'abattre sa promesse, ni celui de la ramener au village. Or, le fait de comprendre les motivations de chacun des acteurs de cette tragédie (sans pour autant les partager) heurte nos croyances intimes et procure, selon les spectateurs et la réponse qu'ils apportent au dilemme du réalisateur, un désagréable sentiment d'impuissance ou de complicité.

Nelofer Pazira ne juge pas. L'Occidental n'a ni le bon ni le mauvais rôle, et la mise en abyme à laquelle elle recourt tout comme le fait qu'elle interprète elle-même l'insaisissable personnage de Megjan témoignent de sa volonté de partager avec nous ses questionnements et ses inquiétudes, sans tenter de nous influencer par des positionnements moraux préconçus. Rares sont les films qui, comme **Armadillo** et **Act of Dishonour**, parviennent à parler sans manichéisme d'une guerre qui court toujours. ⑤